

## LE JOUR DE L'AN

Douze sanglots ont vibré dans l'espace.....  
Sont-ce les pleurs du lugubre beffroi ?  
—C'est l'avenir jetant à l'an qui passe,  
Avec mépris, un adieu sombre et froid !

Un nouvel an, constellé de promesses,  
Vient de surgir des vastes profondeurs ;  
Accordons-lui nos plus tendres caresses.  
Car il promet d'ineffables bonheurs !

L'an dernier fut désastreux et terrible :  
Il a semé partout tant de malheurs....  
Il a changé—ce despote inflexible—  
Nos rêves d'or en cuisantes douleurs !

Mais taisons-nous ! et saluons l'aurore  
Du nouveau jour qui brille à l'horizon.  
Que de nos cœurs parte un hymne sonore,  
Pour acclamer l'hôte de la saison.

Voyez là-bas, dans la pauvre chaumière,  
Le malheureux amaigri par la faim :  
Du nouvel an, il attend, il espère  
Plus de bonheur, et le morceau de pain !

Sous les lambris où la pourpre rayonne,  
Le riche aussi formule ses desirs ;  
"Bel an, dit-il, d'un pur éclat couronne  
"Nos doux banquets, nos fêtes, nos plaisirs !.."

Au saint autel, le prêtre vénérable  
Pour le pêcheur implore le bon Dieu ;  
Son chant d'amour, sa prière ineffable,  
Comme l'encens, monte vers le ciel bleu !

Dès ce moment, oublions nos rancunes ;  
A l'ennemi présentons notre main.  
Après les jours de sombres infortunes,  
Dieu nous réserve un heureux lendemain.....

J.-B. CAQUETTE.

LA

## PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

XLVI

SOLIVEAU craignant que le bruit de ce rire effrayant n'arrivât jusqu'au dehors.

—Te tairas-tu ! répéta-t-il d'une voix menaçante  
Amanda, dont le délire grandissait toujours, répliqua :

—Me taire ? Pourquoi me taire ? Je dis la vérité !  
Tu n'es pas le baron de Reiss ! Je t'arracherai ton masque.  
Tout à l'heure, je parlais du bague. C'est peut-être l'échafaud qui t'attend !

Ovide vit rouge. La colère et l'épouvante commençaient à l'effoler. Bondissant jusqu'à la jeune fille, il lui noua autour du cou ses doigts crispés. Il songeait à l'étrangler tout simplement pour lui imposer silence. Amanda lui glissa dans les mains comme une couleuvre et poussa un hurlement rauque.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis la jeune fille s'abattit sur le parquet, en proie à des convulsions violentes. Une écume sanguinolente vint à ses lèvres. Ovide se sentit frissonner de la tête aux pieds. Allait-elle donc mourir ? Jadis la liqueur canadienne n'avait produit sur Jacques Garaud aucun effet de ce genre. La dose était-elle trop forte ? Si Amanda, par malheur, venait à succomber, sa mort provoquerait une enquête dont les résultats seraient funestes. Les convulsions continuaient, accompagnées d'une sorte de râle.

—Il faut tout prévoir, pensa Soliveau.

Et après avoir vidé dans les cendres du foyer le reste de la bouteille de chartreuse, il se hâta de quitter le pavillon pour se mettre à la recherche d'un médecin. Comme il sortait du jardin et mettait le pied sur le quai, il se trouva en face de deux personnes, une femme et un homme, immobiles et semblant écouter. Au moment où il allait passer à côté d'eux, la femme—qui n'était autre que l'hôtesse du "Rendez-vous des chasseurs"—s'écria :

—Mais c'est monsieur le baron de Reiss.

—Oui, madame. Je suis en quête d'un médecin.

—Pour vous, monsieur ?

—Non, mais pour la personne qui habite le pavillon avec moi.

—Cette dame est malade ?

—Au point de me causer une inquiétude fort grande.

—Ainsi, ces clameurs lamentables que nous entendions... ?

—Etaient poussées par elle, oui, madame.

—Je suis médecin, monsieur, dit alors le docteur Richard qui venait de panser les blessés à l'hôtel dont le pavillon formait l'annexe. Disposez de moi.

—Venez donc, monsieur, venez vite, je vous en prie !

Et Soliveau, rouvrant la porte du jardin, guida le médecin vers la villa des Mûriers. Lorsque les trois personnes entrèrent dans la salle à manger, le corps de la jeune femme se

tordait sur le plancher comme se tordent les tronçons d'un serpent mutilé. C'était un spectacle hideux.

Le docteur Richard se pencha vers la malade. Le médecin avait pris un des poignets d'Amanda et posait ses doigts sur l'artère. Il souleva ensuite les paupières à moitié closes ; il écarta les lèvres contractées. Le sang ne s'en échappait plus mais une écume blanchâtre le remplaçait. Le docteur releva tête et regarda fixement Ovide.

—Voilà qui est singulier, monsieur, dit-il

—Quoi donc ? fit le Dijonnais pris d'anxiété.

—Vous êtes allé en Amérique, n'est-ce pas ? poursuivit le docteur, vous connaissez Cuchillino, de New-York ?

Soliveau devint livide en reconnaissant tout à coup le médecin que, vingt et une années auparavant, il avait vu causer avec le vieux Canadien sur le pont du "Lord-Maire."

—Oui, monsieur balbutia-t-il.

—Avez-vous de l'ammoniaque ici ?

—Non, monsieur.

—Il en faut, cependant, et vite ! Sinon je ne réponds pas de cette jeune femme.

—Vous en aurez dans trois minutes, docteur, fit l'hôtesse. Et elle s'élança dehors. Dès quelle se fut éloignée, le médecin s'approcha d'Ovide et renoua en ces termes l'entretien :

—Non seulement vous avez connu à New-York le Canadien Cuchillino, mais encore vous lui avez acheté un flacon du liquide qu'ils nomment là-bas la "liqueur bavarde."

Ovide comprit que toute dénégation serait superflue. En conséquence, il répondit affirmativement.

—Vous aviez le désir ou le besoin de savoir ce que pensait cette jeune femme, poursuivit le docteur en désignant Amanda, et vous avez employé la liqueur indienne pour obtenir l'ivresse qui rend sincères les plus menteurs.

—Je ne le nie point, mais mes motifs étaient légitimes.

—Ces motifs n'importent peu, interrompit le médecin. Le fait existe, voilà tout, et il est heureux que vous n'ayez trouvé sur votre passage, car, exagérant la dose, vous avez mis cette malheureuse à deux doigts de la mort !

—Telle n'était point mon intention, Dieu le sait !

—Je le crois bien volontiers, mais ce que je viens d'affirmer n'en est pas moins absolument vrai.

En ce moment, l'hôtesse reparut. Le docteur Richard reçut de ses mains le flacon d'alcali volatil qu'elle apportait, et laissa tomber dix gouttes de son contenu dans un verre plein d'eau.

—Soulevez la tête de cette jeune femme, commanda-t-il alors.

Ovide et la maîtresse de l'hôtel s'agenouillèrent auprès de la malade dont ils soulevèrent la tête et les épaules. Une accalmie se produisit dans les crises nerveuses. Le médecin prit une cuillère sur la table, s'agenouilla à son tour à côté d'Amanda dont il desserra les dents, non sans peine, et à qui il fit absorber une gorgée du mélange et d'ammoniaque. L'effet produit fut instantané. Les contractions nerveuses disparurent ; le corps devint absolument inerte. Deux autres cuillérées furent administrées par le médecin, puis il dit :

—Quant à présent il n'y a pas autre chose à faire que de coucher cette jeune femme. Tout danger me paraît disparu. Demain matin je reviendrai.

Ovide n'avait qu'à s'incliner. Il prononça quelques paroles de gratitude et le docteur Richard quitta le pavillon. La maîtresse d'hôtel déshabilla mademoiselle Amanda, et la mit au lit. Le Dijonnais demeura seul auprès de ce lit, sur lequel gisait inerte l'essayeuse de madame Augustine.

—Elle n'est pas morte, murmura-t-il, et c'est heureux, car ce docteur aurait dressé un procès-verbal fort compromettant pour moi, et il aurait fallu répondre à la justice. Mauvaise affaire ! très mauvaise affaire ! Mais plus rien à craindre, puisque la coquine est hors de danger. Quel étrange hasard ! Ce docteur est bien l'homme que j'ai vu, le jour de mon arrivée, assis dans la forêt à côté d'un vieillard. Je ne pouvais me rappeler en quel endroit, jadis, j'avais déjà rencontré cet homme. Je me souviens maintenant, c'est à bord du "Lord-Maire." Il questionnait le Canadien au sujet des vertus de la liqueur bavarde. Et il s'est trouvé là juste à point pour reconnaître les symptômes produits par cette liqueur, et pour sauver Amanda ! Un autre, ne comprenant point la cause du mal, aurait conclu à un empoisonnement. Décidément, j'ai de la chance ! Je sais ce que pense l'aimable enfant, je connais ses projets. "Un homme averti en vaut deux !" dit le proverbe. Le proverbe a raison. Je suis sur mes gardes, Amanda n'est plus dangereuse. En reprenant connaissance, elle ne se souviendra de rien, c'est le principal.

XLVII

Après le court monologue que vous venons de sténographier, Ovide se jeta sur un canapé, mais les préoccupations de son esprit ne lui permirent pas de goûter une heure de sommeil. Amanda paraissait dormir. De temps à autre des spasmes nerveux soulevaient sa poitrine, puis elle retombait dans une immobilité complète. Au point du jour sa prostration se dissipa. Elle se souleva sur ses coudes et aperçut Ovide.

—J'ai bien soif, lui dit-elle. Volez vous me donner à boire ?

Le Dijonnais prépara un verre d'eau sucrée et le lui présenta. Elle le prit d'une main tremblante et le vida d'un trait. Puis sa tête retomba lourdement sur l'oreiller et ses yeux se refermèrent.

\* \*

Quittons momentanément Bois-le-Roi et ceux de nos personnages qui s'y trouvent, et retournons à Paris où nous avons laissé Jeanne Fortier et Lucie fort tristes toutes deux. Lucie se sentait en proie à un chagrin mortel. Le dimanche s'était écoulé, et, contre son habitude, Lucien n'était point venu. Pas même un mot de lui, pas une lettre, pas une ex-

cuse. Que signifiaient cette absence inexplicable, ce silence menaçant ? La pauvre enfant se posait cette énigme, et ne pouvait pas la résoudre. Maman Lison s'était efforcée vainement de persuader à l'ouvrière que peut-être Lucien était retenu par ces travaux.

—Est-ce que le travail l'empêcherait de donner de ses nouvelles s'il voulait en donner ? répliquait Lucie dont rien ne pouvait calmer les douloureuses appréhensions.

Jeanne souffrait autant que sa fille, plus que sa fille peut-être, mais elle n'avait ni la force, ni le courage de lui apprendre la vérité. La morne tristesse de Lucie augmentait d'heure en heure. Tout lui faisait croire à l'abandon de Lucien. Tout semblait lui dire, lui crier : "Il ne t'aime plus !" L'évidence s'imposait à elle. La plaie faite à son cœur était profonde et saignante.

Deux jours encore elle attendit, elle patienta, puis la douleur devint intolérable et elle résolut de savoir. Elle écrivit d'abord à Lucien. La lettre resta sans réponse. Le jeune homme l'avait lue, cependant, cette lecture avait encore vivifié ses blessures aussi saignantes et douloureuses que celles de Lucie.

—Maman Lison n'a point parlé, se disait-il, et Lucie souffre ! Pauvre Lucie ! Elle souffre comme moi bien longtemps, toujours peut-être, c'est la fatalité qui le veut !

Le silence de Lucien fut un coup terrible pour la fille de Jeanne Fortier.

—Elle me l'a pris ! murmurerait-elle en songeant à la fille du millionnaire. Elle me l'a volé !

—Eh bien ! poursuivait-elle, j'irai chez lui, non pour mendier son amour, non pour lui reprocher d'avoir trahi ses serments, mais pour apprendre la véritable cause de son lâche abandon.

Entre la pensée d'aller trouver Lucien et de la mise à exécution de ce projet, il n'eut place que pour quelques heures, et même l'exécution eût été immédiate, sans la nécessité absolue d'attendre le moment où le jeune homme pourrait se trouver chez lui. Lucien quittait l'usine à sept heures ; à sept heures et demie Lucie se présenterait rue de Miromesnil. La démarche pouvait être mal interprétée, sans doute, mais que lui importait. Dans la disposition d'esprit où se trouvait la jeune fille, elle ne tenait plus à rien, pas même à sa réputation jusque-là sans tâche, que la calomnie n'avait jamais osé effleurer. Elle voulait savoir, savoir à tout prix. Le reste ne comptait pas.

Maman Lison, restée à la boulangerie, n'avait point paru depuis le matin. Lucie d'ailleurs ne lui aurait pas demandé conseil, ni à elle ni à personne. Elle partit l'âme malade, le cœur serré par la plus poignante émotion, et elle se mit à marcher rapidement, avec une allure saccadée de folle. Les passants étonnés la regardaient.

Il était sept heures quarante minutes quand elle arriva à la porte de la maison habitée par Lucien. Ses jambes ne pouvaient plus la soutenir ; les battements irréguliers de son cœur l'étouffaient. Elle fut obligée de s'appuyer un instant sur la muraille pour reprendre sa respiration. Touchant au but, elle devenait indécise, hésitante ; elle n'osait plus.

—Que vais-je lui dire ? se demandait-elle ; comment justifier ma présence ?

Soudain, une lueur brilla dans ces yeux. Son énergie lui revenait tout entière.

—Justifier ma présence ! répéta-t-elle, il n'en est pas besoin. Je vais agir dans la plénitude de mon droit ! Lucien est mon fiancé, il l'était du moins. Je veux, je dois lui demander les motifs de son abandon et du supplice immérité qu'il m'inflige.

Et résolument elle franchit le seuil. Deux ou trois fois la jeune fille avait accompagné Lucien jusqu'à sa porte. Depuis le dehors, il lui avait montré les fenêtres de son logement ; elle savait par conséquent qu'il demeurait au troisième étage, mais elle ignorait en quel endroit se trouvait sa porte sur le carré de cet étage. Elle fut donc obligée de s'adresser au concierge. Celui-ci dînait paisiblement en compagnie de sa femme. Tous deux regardèrent la nouvelle venue, qui semblait en proie à une grande agitation.

—Monsieur Labroue, s'il vous plaît ? balbutia Lucie.

—Au troisième, la porte à... commença le concierge.

—Monsieur Labroue n'est point chez lui, dit l'homme d'un ton sec.

—Il n'est pas rentré, sans doute ? reprit timidement Lucie.

—Il ne rentrera pas, il est en voyage.

—En voyage ! répéta la jeune fille.

—Oui.

—Pour longtemps ?

—Nous n'en savons rien. Monsieur Labroue n'a nullement l'habitude de nous rendre des comptes.

—Merci, monsieur, fit-elle.

Et elle sortit.

—Ah ça, tête de linotte, tu ne te souvenais donc point des recommandations de monsieur Lucien ! s'écria le concierge, quand il se retrouva seul avec sa femme.

—Je n'y pensais plus.

—Faut de la mémoire ! Il nous a dit : "Qui que ce soit qui vienne me demander, si c'est une femme, qu'elle soit jeune ou vieille, n'oubliez pas de répondre que je suis en voyage." C'est clair, ça, hein ?

—Oui, c'est clair. Mais elle était gentille, cette jeunesse. Pourquoi qu'il la consigne ?

—Est ce que ça nous regarde ! D'ailleurs c'est peut-être un crampon, et les crampons, il n'en faut pas !

—Oh ! les hommes ! répliqua le concierge, tous des sans cœur !

—Si, comme ils me l'on dit, Lucien est en voyage, pensait Lucie, il aurait une excuse. Le temps lui a sans doute manqué pour m'écrire avant son départ, et peut-être recevoir-je une lettre demain.

La nuit était venue. Avant de s'éloigner la jeune fille s'arrêta sur le trottoir de l'autre côté de la rue ; elle leva la tête et tourna ses regards vers les fenêtres du logement de